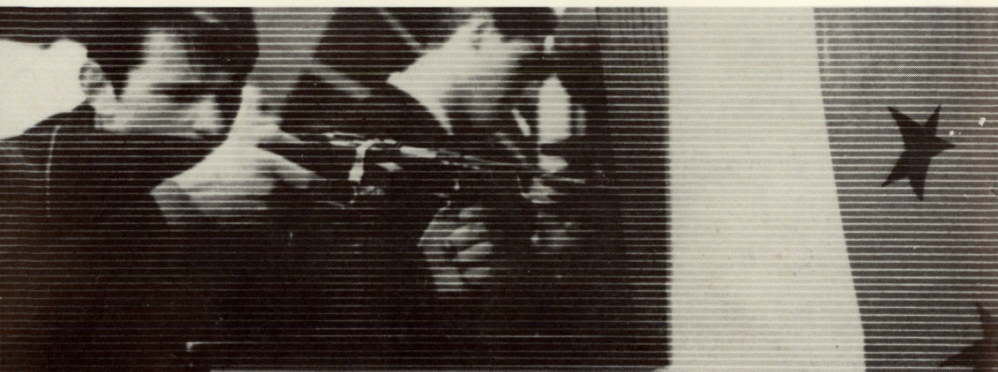


DANIEL LE MAL PARTI

PAR MICHEL HONORIN



TÉMOIGNAGES

L'AIR DU TEMPS 207

A genoux dans la poussière de charbon, l'agent saigne du nez. Son képi a roulé au milieu d'un fatras de bouteilles vides et de débris de caisses.

— Vous n'avez pas honte de taper sur un vieux comme moi ?

Daniel et Alain cognent encore. Avec les pieds, avec les poings.

— Tiens, sale con, t'as qu'à prendre ta retraite.

L'agent s'appuie maintenant sur ses mains et de temps en temps essuie avec sa manche le sang qui coule de son nez.

— J'ai des gosses de votre âge. Vous ne taperiez pas sur votre père, quand même ?

— Mon père n'est pas flic.

— Allez viens, Daniel, laisse tomber. Ses potes vont arriver et on va avoir des emmerdes.

Daniel a dix-sept ans, Alain quinze. L'agent les a surpris alors qu'ils volaient une voiture, une ID. 19, les plus faciles à « lever ». Il a voulu les arrêter. Ils l'ont fait courir.

— Faire courir un flic, c'est quelque chose, me dit Daniel. Faudrait que tu essaies. Pour ça faut être au moins deux ; un qui fait semblant de boiter, l'autre qui planque. Dès que le flic voit ça, ça rate pas, il court après celui qui a la jambe de bois. Il se fatigue pas, tu comprends. Il est sûr d'en tenir un. Imagine. C'est toi qui boites. Le flic te prend en chasse. Tu l'emmènes dans un coin et vlan ! tu t'écroules. Quand le flic arrive pour te faire aux pattes, tes potes lui tombent dessus et c'est sa fête au poulet. C'est pour ça qu'on les fait courir.

— Et il n'y a pas de risques ?

— On n'est pas cons. Quand ils sont plusieurs, nous, on ne boite pas.

— Daniel ? « Irrécupérable » me dit le juge. C'est un voyou ir-ré-cu-pé-ra-ble. J'ai eu trois minutes pour le juger la première fois, mais cela m'a suffi. J'ai l'habitude, vous savez, une longue habitude. Ce Daniel est un voyou. Il a une façon de vous dévisager, une insolence. Pas besoin d'être psychologue pour affirmer que c'est de la graine de Centrale.

« Sa mère est très bien. Une sainte femme qui a élevé trois fils et une fille dans la misère mais dans la crainte de Dieu. Lorsque son mari est mort d'une cirrhose du foie à Bichat, elle a eu besoin d'un soutien, de quelqu'un de solide pour diriger sa famille. Elle s'est mise en ménage avec un peintre en bâtiment, un Tunisien je crois. Le drame a commencé là. Daniel, apparemment sans aucune raison, a détesté son beau-père. Il a abandonné le domicile familial et de là, mon bon monsieur, il a pris la pente et est arrivé jusqu'ici. Cambriolages, vols de voitures, coups et blessures, injures à agent, etc., etc. Un voyou.

« Tenez, la première fois qu'il est venu chez moi,

dans ce bureau, j'étudiais son dossier quand il a eu le toupet de me dire en regardant sa photo :

« — C'est marrant de se voir à l'envers. Ça fait une drôle de gueule.

« Enfin, monsieur, dans ce bureau, je ne sais pas, moi, il aurait pu éprouver, quand je dis éprouver c'est un bien grand mot, disons faire semblant d'éprouver du remords, un peu de honte, quelque chose, quoi. Rien, monsieur, rien. Une sorte de rire idiot, presque de la provocation.

« Non, croyez en ma longue expérience, si je vous dis que ce garçon est irrécupérable c'est qu'il l'est. »

— Le juge ? Une salope, me dit Daniel. Les copains m'avaient prévenu : « Si tu tombes sur lui, t'es bon pour la cabane. » Un vrai con, ce juge. Il a la manie de poser des questions et d'y répondre lui-même. Quand on ouvre la bouche, c'est pour immédiatement se faire traiter de voyou.

« Dès que je l'ai vu, derrière son bureau, j'ai su que j'étais bon. Il suffit d'ouvrir la porte pour sentir la paperasse et le bourgeois. Un pas à l'intérieur, on se croirait déjà en taule. Il trône sur une espèce de chaise à haut dossier. Là-dessus il a l'air malingre, petit, pète-sec. On dirait que ça l'emmerde terriblement que je le regarde. C'est tout juste s'il lève le nez de mon dossier. Je vois ma photo épinglée sur une feuille. Je me vois à l'envers et je me trouve marrant, alors, je lui dis, au juge :

« — C'est marrant de se voir à l'envers. Ça fait une foutue gueule.

« — Je vous prie de ne parler que lorsque je vous interroge.

« Il jette ça méchamment. Sans un coup d'œil sur moi. Un sale con.

« D'où je suis, debout devant sa table, je mate le dessus de sa tête. Il va pas tarder à être chauve, le vieux. Au travers des tifs, j'aperçois la peau rose du crâne.

« Son costard n'est pas mal. Un truc à trente sacs, sûr. Pas moins en tout cas. Une sorte de flanelle grise avec de tout petits fils gris plus clair. Pas mal. Sa cravate est plutôt tarte. Bleu foncé avec des pois gris. On dirait une tante. Je me penche pour voir le nœud. Il m'engueule.

« — Vous ne pouvez vraiment pas vous tenir tranquille ?

« J'ai envie de lui répondre que je l'emmerde, que j'aimerais bien m'asseoir, qu'à mon âge faut qu'on remue, que je voudrais aussi qu'il me dise quelque chose.

« Son nœud de cravate est vachement tarte, trop serré et trop long. Ça fait pas élégant.

« Son stylo est bath. Un stylo à plume, à encre bleue avec un capuchon doré. Sûrement pas du plaqué, avec ce qu'ils gagnent, ces salopes-là. Ils doivent bien faire trois cents sacs par mois ? Trois cents sacs pour faire chier les mômes, c'est pas mal payé.

« C'est vrai qu'il a une sale gueule, ce juge. On dirait que son métier l'emmerde. Sûr, qu'il est pas capable de faire autre chose. Parce que juger des mômes, c'est tout de même pas un métier, non. Mais trois cents sacs. Les copains avaient raison, pas sympa.

« Il a des pattes de curé. Toutes blanches et boudinées. Comme sa tronche. On dirait Raimu. C'est vrai ça, il a la gueule de Raimu, le juge. Tu vas la lever, ta gueule, que je la voie, tu vas la lever ? Sûr qu'il est myope. Ça fait cinq minutes qu'il lit la même page. Sûr qu'il bigle.

« Il pourrait me dire de m'asseoir, merde. J'en ai marre, d'être debout. Il s'en fout, lui, il est assis toute la journée.

« — Votre nom ?

« Tiens, il bigle pas. Il a les mêmes yeux que le commissaire des Épinettes. Des yeux de veau.

« — Je peux m'asseoir, m'sieur ?

« — Je vous ai demandé quelque chose.

« — Ben, mon nom, vous le connaissez puisque vous avez ma photo.

« Je l'ai possédé, la vache. Il croyait m'intimider en le prenant de haut. Eh bien, il en est pour ses frais. »

Clichy, ça n'est pas Auteuil. La rue sent la misère et le travail. A part les deux cimetières, de Clichy et des Batignolles, les espaces verts ont la taille de jeux de boules, et les bords de la Seine tiennent davantage de la décharge publique que de promenades pour amoureux. De temps en temps, un Algérien vient y violer une gamine, moins soucieux du cadre que de la tranquillité des lieux.

Dans les maisons lézardées et grasses on ne mange pas à sa faim et les enfants se tournent face au mur quand papa rend hommage à maman. Les enfants de Clichy savent, dès que leurs yeux voient et que leurs oreilles entendent, que l'histoire de la cigogne et celle des choux et des roses a été inventée pour les attardés et les fils de famille.

A l'usine, dès treize ans, on prend les apprenties sur les tas de carton des manutentions et on remercie la fille d'une grande claque sur les fesses.

A Clichy, l'intellectuel on le respecte, mais on le

bat quand même de temps en temps pour lui montrer que les études et la lecture n'ont jamais fait un homme. A Clichy, celui qui n'a pas de force possède un couteau ou autre chose qui compense sa faiblesse musculaire.

Il faut savoir défendre son quartier de l'invasion des Algériens et des manouches. Chaque mètre carré est à prendre. Quand un gars est battu il boucle sa valise et part ailleurs. Il laisse la place.

Le père de Daniel logeait là, dans le fond de l'impasse des Cailloux. Il travaillait aux docks de Saint-Ouen. Six mois par an. Les six autres, il faisait n'importe quoi, ce qui se trouvait, pour ce qu'on lui donnait. C'était le plus souvent du travail à la tâche, monter des sacs de ciment, traîner du fer à béton, creuser des tranchées, les boucher, décharger du charbon, nettoyer les voies de la gare petite vitesse aux Batignolles. Jamais il n'a réussi à gagner autant que les allocations familiales lui rapportaient. Un après-midi d'octobre 1947, il est mort à Bichat. Personne n'a assisté à l'enterrement. Sa femme était enceinte de Daniel et la naissance était prévue pour novembre. L'administration l'a mis à la fosse commune, dans un cercueil de 1 800 francs, dont elle réclama le remboursement à la famille.

Daniel arriva comme prévu le 12 novembre, vers onze heures du soir. « Ce sera un couche-tard », ironisa l'infirmière.

A sept ans, Daniel fait connaissance avec son beau-

père. « Il a une sale tronche », remarque-t-il. Ça lui vaut une gifle et un repas en moins. A cinq, la mère, ses trois fils et la fille, le deux-pièces ressemblait déjà à un clapier. Avec l'homme en plus, ça n'est plus vivable.

L'homme — un bicot dira la fille, un lascar qui veut juste baiser la mère, ajoutera l'aîné, une feignasse qui va la faire trimer, jugera le second fils, il a une sale tronche, répétera Daniel —, l'homme vient de Tunisie, avec une vieille valise en carton contenant deux chemises crasseuses, un vieux jean, une paire de sandales, un rasoir et un flacon d'eau de Cologne. Une semaine après son arrivée à Paris, le patron du taudis qu'il a loué le met à la porte. « Les ratons, on en reçoit un, le lendemain ils pieudent à quatre et cuisinent le couscous dans la piaule. » Alors Tahar — c'est son nom — tente sa chance auprès de la mère de Daniel, qui vient froter les escaliers de l'hôtel.

La vieille s'est laissé faire. Ça lui fait ni chaud ni froid. Elle est malgré tout rentrée impasse des Cailloux, toute retournée, ce soir-là. Trois jours après, Tahar arrive, sa valise à la main. Daniel se le rappelle encore.

« — Tahar sera votre nouveau papa, dit la mère. Faudra être avec lui comme avec l'autre.

« Il a un costard minable, des boutons plein la gueule ; il pue le parfum. Il prend une chaise, pose son cul dessus, tire une assiette devant lui, se sert un verre et dit : « Bonsoir. » La mère ajoute :

« — Tous les quatre vous coucherez à côté, Gisèle le long du mur avec Daniel, Pierre et Jacques, dormirez au pied. Y aura qu'à pas fermer la porte.

« Le soir Tahar saute la mère. On dormait pas, tu parles, on voulait pas rater ça.

« — Le salaud, dit Gisèle. Le salaud, il va la foutre en cloque.

« — Ta gueule, dit Pierre ; il va t'entendre.

« Après, il va pisser dans l'impasse. Comme ça, cul nu. Dans la nuit, on aurait dit une gouttière percée quand il flotte.

« Ce que j'ai pu le faire chier. La nuit j'allais pisser dans ses pompes. Le matin on aurait cru du carton. Il gueulait en arabe et on se marrait. Tu sais, il comprenait mal le français quand on le parlait vite. Alors on lui récitait à toute vibure. Toi t'es un paysan, nous on est des gadjos. Toi t'es un con, nous on est des narpalos. Les cons c'est des paysans, les narpalos c'est des manouches. On se fendait la gueule parce qu'à chaque fois il nous criait en arabe : *astena chouia*. Du reste on l'a baptisé Asténa. Gisèle, elle faisait exprès de se balader à moitié à poil quand il était là. Et dès qu'il la regardait un peu trop, elle gueulait : « Man, Asténa m'emmerde à m' zieuter comme si j'étais une poule. » Alors la mère l'engueulait. Dans la piaule à côté, nous on se marrait.

« Mais après c'est lui qui nous en a fait baver, le salaud. Il s'était démerdé une sorte de trique et il nous en foutait plein les miches. C'est simple, à l'école, j' pouvais même plus m'asseoir. J'avais le cul tout

bleu. Même qu'une assistante est venue aux Cailloux. La mère lui a raconté qu'on se foutait des trempes entre nous.

« Plus ça allait, moins on le blairait, Asténa. Quand il rentrait du boulot, il voulait qu'on lui frotte ses pompes pleines de peinture. Alors on pissait dessus, on lui foutait des clous dessous pour qu'il se casse la gueule sur les pavés de l'impasse.

« L'année du certif, la mère s'est retrouvée avec un polichinelle dans le tiroir. A cinquante berges, tu vois sa tronche. On allait avoir un frangin bicot. Un de plus à pieuter avec nous. Pour qu'on lui foute la paix, la mère nous a fait inscrire au catéchisme. C'était pas mal, surtout le jeudi, on jouait au foot, puis y avait ciné. Des « Charlot », des trucs comiques. Bien sûr pas des films de bagarre. Le curé m'a foutu à la porte du patronage parce que j'avais cassé un banc. Tu parles, j'avais déchiré mon froc après un clou qui dépassait. J'ai flanqué le banc par terre. Il s'est cassé en deux. Qu'est-ce qui est le plus important, à ton avis, le banc du curé ou ton froc, quand t'en as qu'un ? En plus, j'ai reçu une baffe quand je suis rentré aux Cailloux.

« Dans le coup j'ai raté ma communion et le certif. Asténa m'a foutu la trempe. La mère m'a même pas défendu. Je me suis taillé en leur disant merde. »

- Pourquoi t'es-tu sauvé de chez toi ?
- Personne ne m'aime.
- Cela c'est ce que tu crois.
- C'est ce que je sais.

Daniel a peur du juge, de cet homme qu'il ne connaît pas. Et puis il y a les deux agents derrière la porte, dans le couloir. Deux des agents qui l'ont ramassé, hier, à la porte de Clignancourt, transi de froid et affamé, cherchant à pénétrer dans une voiture pour s'y abriter.

Et puis il y a cette nuit au commissariat de la mairie du XVIII^e, assis sur un banc, refusant le sommeil, refusant le café chaud du brigadier, refusant de révéler l'adresse de ses parents, refusant de dire depuis quand il avait fui sa maison.

Il regarde les agents jouer aux cartes, il écoute les agents parler des filles, il entend l'ivrogne vomir dans sa cage, il voit un Arabe matraqué et battu. On parle du F.L.N., de putain, de D.S.T., de proxénétisme, de

honte. « T'as pas honte ! » hurle un agent à l'ivrogne. — Non, j'ai pas honte, moi je suis pas flic. »

Daniel rit. Les agents se fâchent et le font asseoir sur le banc, près de la cage.

— T'as pas honte, salaud ! crie le brigadier à deux doigts du nez de l'Arabe.

— Non j'ai pas honte, moi, je suis algérien.

Daniel a peur. Les agents frappent l'homme. Le brigadier installe Daniel dans un autre bureau et éteint la lumière. « Dors, lui conseille-t-il. On verra demain puisque t'es muet. »

Daniel colle son oreille au trou de la serrure, puis l'œil remplace l'oreille.

« L'Arabe en ramasse plein la gueule. A coups de pompe, à coups de poing. Il a même plus la force de se camoufler le tarbouif. Il pisse le sang. Je vois le résiné couler sur sa liquette. Il gueule même plus. Ça fait un drôle de bruit quand il morfle. Ils sont bien quatre à le dérouiller. "T'as pas honte, fumier ! qu'ils gueulent les flics. Ah ! t'as pas honte, ben tiens, ramasse." »

— Ton nom, bonhomme ?

Daniel a peur du juge. C'est impressionnant un homme assis derrière un grand bureau, sur une chaise à haut dossier. Ça ressemble à un directeur d'école. Et un enfant n'ignore pas qu'il n'est jamais bon d'être convoqué chez un directeur d'école, avec l'instituteur qui attend derrière la porte, dans le couloir.

— Si je vous le dis, qu'est-ce que vous allez me faire ?

— Mais il faut me le dire.

— Et si je le dis pas ?

— Je t'ordonne de me le dire. Tu n'as pas honte d'être aussi impoli ?

« La honte, toujours ce mot à la gueule. Combien de fois ils me l'ont sorti ! Qu'est-ce que c'est, la honte ? Tu peux me le dire, toi ? La honte, c'est un mot de flic. Ils sont les seuls à pas avoir honte. La honte c'est pour les autres, pour ceux qui n'ont pas d'uniforme. Quand j'ai cassé le banc du curé, il m'a pas demandé si j'avais honte, il m'a dit : « C'est pas bien. » Si on doit avoir honte quand on chope un zéro en calcul ou quand on se cavale du bordel de sa famille, qu'est-ce que ça doit être quand on se taille du front à la guerre, parce qu'on a les miches ? »

Le juge attend. Les enfants ne le déconcertent plus. Mais sa longue expérience ne l'a pas rendu patient. Il lui faut ausculter Daniel, rapidement, puis prendre la décision. Sans se tromper. Du premier coup. Du seul coup. Son subconscient a reconstitué le catalogue des peines : appréciation du degré de la faute, condamnation.

— Alors ton nom ?

— Daniel.

— Daniel comment ?

— Mon père est mort.

— Je te demande ton nom ?

— Ballester.

— Ton âge ?

— Treize ans.



DANIEL LE MAL PARTI

Dès le premier jour, l'aumônier de Fresnes me prévint :

« Les gosses dont je m'occupe ne sont pas des blousons noirs pour figuration dans les films réalistes. Il ne faut pas les em... Pour deux raisons. D'abord, parce qu'ils auraient vite fait de vous casser la gueule, ensuite et surtout parce que ce sont de braves mômes auxquels il faut foutre la paix. On a assez raconté de c...ries sur eux. Il n'y a plus rien à ajouter. »

C'est pourtant avant tout l'histoire de ces gosses — jeunes délinquants comme on les appelle — qui passent de maisons de redressement en prisons. De Belle-Ile à Fresnes. Avec les commissariats préoccupés et les familles inquiètes. Avec la cellule familière et le gardien qui n'effraie plus. Avec les parents divisés et les copains des matins de liberté. Avec aussi le cœur gros et le muscle sous-employé.

« Avec du fric, j'irais à la mer. Là-bas, je verrais. Je trouverais bien à bricoler. »

Daniel a tout juste dix-huit ans. Il sort de Fresnes. Désormais, quand il y retournera — parce qu'il y retournera — il ne sera plus enfermé dans l'aile réservée aux mineurs. Sa cellule sera dans celle où logent les J3. Ceux qui ont plus de dix-huit ans et moins de vingt et un.

« Parce que des gamins en taule, il y en a. Il en passe à Fresnes presque un millier par an. »

L'aumônier prend de ces colères qui frôlent le péché capital.

« Est-ce que c'est leur place? Hein? L'autre jour, j'en ai vu un de quatorze ans y entrer. Il pleurait. Il m'a demandé s'il était foutu. Eh bien, si un gosse de quatorze ans est foutu, ce n'est pas lui qu'il faut boucler, mais nous. Parce que nous sommes tous responsables. Tous ! »

Le centre de redressement, l'interrogatoire, le dépôt, la cellule, le mitard, la rue, le vol, la bagarre. Dix-huit ans. Daniel ne s'appelle pas Daniel, mais il vit. Le Centre a changé aujourd'hui, il n'est plus nécessairement l'antichambre de la prison. Les éducateurs s'humanisent peut-être, mais la Justice demeure la Justice. Raide. Et Fresnes reste Fresnes.

Ne vous attendez pas à lire une enquête avec conclusions, des pourcentages, des diagrammes, etc. Non. Une aventure? Pas davantage. La vie oui, taillée à coups de sifflet d'agents et d'injures, avec des mots d'hommes dans des souffles d'enfants, avec des barreaux à toutes les fenêtres. Mais c'est leur vie, la vie de Daniel et des autres. Et si vous pensez un seul instant que tout cela ne peut pas exister, que tout n'est écrit que pour choquer, allez là-bas. Lisez et allez voir.

M.H.

Extrait de la publication

14,60 F (+T.L.)
15 F T.L.I.